

J'ai vu vivre une terre

Jean-Guy Pilon

Volume 14, numéro 4-5 (82-83), 1972

Littérature d'Israël

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60225ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pilon, J.-G. (1972). J'ai vu vivre une terre. *Liberté*, 14(4-5), 143-149.

J'ai vu vivre une terre

Tout au long du chemin, il y avait des eucalyptus. Nous apprîmes qu'ils étaient là pour deux raisons : d'une part ils asséchaient les marais et d'autre part, en cas d'invasion, on peut les couper facilement et les laisser tomber en travers de la route pour retarder la marche des adversaires.

C'était entre Tel-Aviv et Haïfa. Une autre reconnaissance !

Comment parler véritablement d'Israël, de ce poids d'histoire et de sang, de vie et d'espoir, de rêve et de mythe ? Comment dire avec des mots du Québec, l'Israël d'aujourd'hui, éclatant, lumineux, bon enfant, mais aussi incertain. A plusieurs reprises en Israël, m'est revenu cet aphorisme de René Char : « J'aime l'homme incertain de ses fins comme l'est en avril l'arbre fruitier ».

Et nous allions sur les routes de Judée et de Galilée !

Israël ! Pays tendre et violent, qu'il faut parcourir sous le couvert d'une amitié fervente. Inquiète et avide.

Je pourrais assez facilement, dans un autre pays qu'Israël tenir un journal de voyage et relater mes impressions au fur et à mesure et dans un certain ordre. En Israël, c'est différent. Il y a trop d'âme dans chaque geste, trop de mémoire qui nous assaille dans les successives pierres, trop de larmes — il faut bien le dire — qui montent aux yeux pour dire les choses avec logique et rigueur.

Je ne peux parler d'Israël qu'avec mon cœur et ses discours sinueux, incomplets et jaloux. Sous le couvert d'un amour.

Israël nous a marqués, mes camarades et moi. J'y faisais en 1972, ma seconde visite. Que les dieux fassent qu'Israël soit toujours sur ma route. Pour le présent, le futur et l'après, s'il existe. Quoique la vallée de Josaphat soit bien petite pour accueillir tous les hommes de tous les temps ! Et tous ceux que nous aimons !

Il m'arrive souvent de penser à Israël. Doucement. De la même façon lente qu'au bord de la Méditerranée, ou encore sur les pierres de la Synagogue de Capharnaüm, allongé au soleil, pendant que Fernand Ouellette et André Belleau reconstituaient le passage des caravanes, les siècles empilés dans le passage de l'Orient à l'Occident, le trafic des épices et des richesses de ce monde. Capharnaüm : oasis et toute l'histoire à portée de main. Et tout près, cette douce montagne qui se perd dans la Mer de Galilée (ou le lac de Tibériade) où nous avons la certitude que Jésus y a prononcé le sermon sur la Montagne. Les preuves sont d'ordre poétique et géographique, assure Fernand Ouellette. Il a raison : ce ne pouvait être ailleurs. Et nous passons comme si nous étions devenus des êtres dépouillés de leur temporalité et de leur corps, comme des esprits en quelque sorte confrontés avec l'histoire, les croyances de notre enfance, nos doutes d'adulte et le rêve qui nous a menés jusque-là, au coeur, dirait-on, d'un interdit.

Et il y avait eu la Galilée, verdoyante, belle à toute épreuve, aimée, s'étendant entre Haïfa, Saint-Jean d'Acre, et le Lac de Tibériade et ses poissons du temps de la pêche miraculeuse.

Plus loin, c'est le Golan et ses hauts plateaux qu'Israël a occupés pour assurer la défense de sa vie même. Et la sage Safed, inexpugnable . . .

Je rêve souvent de Jérusalem. C'est là, des fenêtres de l'Hôtel Intercontinental, au sommet du Mont des Oliviers, dominant la Vallée de Josaphat et toute la ville que j'ai accompli des réconciliations profondes avec des zones cachées de moi-même, avec mon enfance et les incertitudes de ma vie ou de mes croyances. C'est là que j'ai compris que c'était

vrai la petite école du rang Sainte-Catherine, à Saint-Polycarpe, où j'ai appris les premiers balbutiements de la science des hommes, et que c'était vrai l'église de mon village, et que c'était vrai mon père presque illettré mais au grand coeur, et ma mère sévère qui était de stricte observance et de grande pudeur et que tout ce temps avait été vrai, Noël, Pâques, le Vendredi-Saint, la Passion et le retour aux sources. Cela n'a rien à voir avec un besoin de foi ou de croyance religieuse, mais avec soi-même seulement, son coeur, son passé et son espace du dedans.

La première fois que j'ai vu Jérusalem — c'était en janvier 1971 — j'avais écrit ces quelques lignes :

Du Mont des Oliviers pendant trois jours, et même à toute heure de la nuit ou de l'aube, j'ai contemplé Jérusalem et je ne suis plus le même homme qu'auparavant.

L'Hôtel Intercontinental domine la vallée de Josaphat et offre sur Jérusalem une vue totale et majestueuse. On vit devant une carte postale, la plus belle du monde, en cherchant autour de soi des points d'appui qui répètent que tout cela est vrai.

Jérusalem est fière, noble, souveraine. C'est une ville entièrement faite de la même pierre dorée, une ville qui semble figée dans le temps, dans l'histoire, dans une mémoire dont on ne sait plus si elle est religieuse, d'un temps ancien ou d'un temps futur.

Jérusalem est une ville intemporelle, presque dessinée à jamais pour le bonheur de l'homme, pour perpétuer la beauté, l'idée même de la beauté.

Du Mont des Oliviers j'ai vu le soleil sortir de l'Orient et créer Jérusalem dans la lumière dorée. Les murs éternels dessinaient peu à peu la vieille ville, la Mosquée d'Omar retrouvait son scintillement et la pierre dorée reprenait vie. Agrippées aux flancs du Mont des Oliviers, et jusqu'à la vallée de Josaphat, les modestes pierres tombales des petits cimetières ajoutent à la gravité du moment qui bientôt deviendra jour. Et Jérusalem dorénavant et *pour toujours unifiée* retrouvera son rang, le premier.

J'ai vu les murs de la vieille ville, j'ai vu les portes de Jérusalem toutes sonores et livrant, chacune à sa manière, des secrets et leur insoupçonnable mémoire.

J'ai vu les marchés de Jérusalem, bruyants, indescriptibles, pleins de petits boutiquiers qui vous interpellent et vous proposent pêle-mêle camelote et trésors à des prix identiques, mais qui finalement vous laisseront tout objet au prix que vous leur proposez en vous disant dans toutes les langues, mais surtout avec les mains, que vous leur arrachez le coeur de l'âme.

J'ai vu la Via Dolorosa, à minuit, sans âme qui vive, dans un silence effrayant et je ne sais rien d'aussi poignant que de suivre ainsi, de nuit, de stat'on en station, le chemin que le Christ suivit jusqu'au Calvaire. Il n'y avait personne, pas un bruit ; ça aurait pu être l'an mille ou je ne sais quoi.

Mais entre la troisième et la quatrième stat'on, surgit un chat, gris et blanc, hautain, et sans même bouger une paupière, fixement, pendant un long moment où nous étions immobilisés il me dévisageait, prêt à l'attaque, il insistait. Je continuai mon chemin jusqu'à la quatrième station.

J'ai vu Jérusalem à la fin de l'après-midi, quand l'or devenait sombre, et que le soleil immensément rouge descendait à une vitesse vertigineuse vers la Méditerranée. Jérusalem comme la femme aimée, s'allongeait dans son lieu de tendresse et de paix. Tout était bon, tout était bien.

J'ai vu Jérusalem et j'ai vécu à la limite de mon coeur. Et du Sien.

J'avais rendez-vous avec Jérusalem : j'en ai un autre, dorénavant. Plusieurs autres.



Que pourrais-je ajouter à cela après un second séjour ? Sinon que j'ai appris le nom de Jérusalem sur les genoux de ma mère et que les syllabes de ce doux nom me sont à jamais restées gravées dans le coeur.

J'y pensais en traversant la Judée, en montant vers Jérusalem ou encore, en descendant par le désert vers Jéricho

et la Mer Morte. Et là nous allions retrouver Moïse et son peuple qui ont espéré posséder un jour leur terre, être dans leur pays, leur patrie, maîtres chez eux... Comment échapper à cette noble aventure d'Israël qui nous atteint à travers temps, histoire et espaces.

J'aime les petites rues de Bethléem, cette maison du pain. On y vit encore un peu au rythme de l'âne. J'aime me perdre dans les petites rues de Bethléem où des artisans fabriquent encore, au fond de leurs boutiques, les choses simples de la vie.

La place du Marché de Bethléem n'a peut-être pas beaucoup changé depuis le jour où les choses se sont accomplies.

Un soir, dans un minuscule restaurant du vieux Tel-Aviv, un vieillard récitait du Pouchkine dans la langue originale. Nous étions quelques-uns à l'écouter et ceux d'entre nous qui ne comprenaient pas le russe l'écoutaient avec autant d'attention que les autres. C'était un moment de vie, une sorte de creuset des siècles et des continents, des vieux rêves de départ et d'espace, une présence. Grâce à une mémoire sans faille, dans un souffle éloquent, le vieil homme aux cheveux blancs poursuivait en souriant ce récital improvisé. Nous l'écoutions avec respect.

Qui est-il cet homme ? Un poète de quelque monde ancien, un vieil artiste qui revit ses jours de gloire, un funambule qui disparaît avec la nuit ? Tout cela sans doute, mais surtout un homme qui est venu de Vladivostok, il y a cinquante ans, qui a trouvé sa terre, et qui, depuis lors, exploite ce minuscule restaurant — comme un trou dans le mur, disait une belle dame — où il est seul et accomplit toutes les tâches à la fois : cuisinier, patron, garçon de table et... poète.

Souvent, il en va ainsi à Tel-Aviv : des destins étranges qui se sont croisés devant la Méditerranée, des gens venus de partout qui ont pu réaliser sur cette terre leur rêve le plus simple : vivre comme des êtres libres.

Les premiers pas que je fis à Tel-Aviv, en 1971, s'inscrivaient dans la gravité d'un rendez-vous profond et inéluc-

table. Entre le Sheraton et le Hilton, je marchais en entendant la mer que je ne voyais pas, dans ce petit parc nommé Parc de l'indépendance et j'avoue que la gorge serrée, j'enviai à ce moment-là ce jeune peuple qui peut donner un tel nom de gloire à un jardin tropical, discret et simple, beau, devant la mer. On m'en avait parlé : je faisais ces pas dans le présent et la mémoire, j'étais fidèle au rendez-vous, je m'épris de cette terre. Comment ne pas être fasciné par Israël ?

Tel-Aviv, pour un étranger qui y séjourne une ou deux semaines, c'est aussi un hôtel, le Hilton par exemple, dont toutes les chambres donnent sur la mer et qui, en janvier, éblouissent de soleil et d'une merveilleuse chaleur.

Tel-Aviv c'est une ville active, moderne, bruyante parfois, qui relève sans arrêt des défis nouveaux. C'est une ville où l'on parle avec ses mains, où l'on parle haut et fort pour redire dix fois la même chose, comme pour insister davantage sur le plaisir de la parole, le besoin de dire les choses, d'entendre dire les choses. Tel-Aviv c'est l'animation des terrasses de café, particulièrement des deux côtés de l'avenue Dizengoff, c'est l'odeur des mimosas qui, le long de la mer, se confond et l'emporte généralement sur l'odeur de pourriture de la Méditerranée, c'est aussi le très sincère et parfois doucement naïf effort d'une petite ville qui veut se hisser au rang des grandes villes. Et des mimosas...

Du balcon de sa chambre d'hôtel, l'on peut voir les reflets du soleil ou du lever du jour sur cette ville presque blanche, que l'intelligence des hommes a su préserver des énormes panneaux réclames. Le long de la Méditerranée, la terre ocre et la pierre poreuse sont posées là, simplement, comme un présent à travers les cactus nains et tant de fleurs.

Un matin, dans le parc devant la mer, entre la muraille beige du petit cimetière et l'ocre de la plage, j'ai vu deux jeunes amoureux se retrouver, s'embrasser, vivre là dans le silence un court moment d'émotion. L'après-midi, d'autres amoureux se sont retrouvés dans le parc, ont marché sur la jetée, vers la mer, pour se dire, dans le bruit des vagues, les mots les plus simples, des mots de la vie présente et future.

Curieux Tel-Aviv ! C'est aussi près de la mer, là où l'on a voulu construire un port, les restes délabrés de ce qui fut pour Tel-Aviv sa grande Expo internationale. C'était vers les années 1936 ou 1937. La guerre mit fin à ce beau rêve : il ne reste plus que des pavillons en ruines occupés par de petits artisans, des garagistes, des ateliers de menuiserie. Par un temps de grand soleil, j'ai marché dans cette ville dans la ville, ancienne, morte et triste, et mon très amical guide était le fils de cet homme qui édifia tout cela dans un grand et généreux geste de fierté, de cet homme maintenant vieillard qui était entré à l'hôpital le matin même et qui, de ses yeux, ne reverra peut-être jamais plus Tel-Aviv.

Au contraire de Jérusalem, la très noble dame qu'il faut idolâtrer avant de la connaître, Tel-Aviv n'exige pas une fidélité éternelle pour se donner. Elle est là simple, douce, joyeuse dans l'instant présent. Elle est devant la mer, silencieuse et lente pendant que s'accomplissent les nobles rites de la chair et de la vie, dans le soleil et le secret.

Tel-Aviv : colline du printemps, parc de l'indépendance, païenne et amoureuse Méditerranée.



C'est à Turin, en cet après-midi de septembre, que j'achève cet article dont des parties furent écrites au-dessus de l'Atlantique, d'autres à Montréal, d'autres à Paris. Je pense à Israël qui vit en ce moment des heures difficiles. Je pense à l'histoire, à la dignité, à l'amour pour oublier l'infamie, la barbarie, la haine.

Je pèse mes mots : j'appartiens au Québec et je viens de France mais aussi d'Israël.

A Jérusalem, devant les petits cimetières étagés sur les flancs du Mont des Oliviers, j'ai retrouvé les gravures de mes premiers livres d'école et j'ai compris que j'étais là un peu chez moi, que je retrouvais une deuxième mère-patrie.

Shalom.

JEAN-GUY PILON